

Une lettre à Rivesaltes de Margaretha

La France - pays de mon enfance! Comment ca ?

Mon père, Theo Schnarhelt, est né en 1908 dans une ferme en Allemagne du Nord, en Basse-Saxe, près de Brème. Il était le deuxième de sept enfants. Etant l'aîné des garçons, il était donc l'héritier de la ferme. Lorsque la Seconde Guerre Mondiale a éclaté, il a pu rester à la maison avec mes grands-parents et mes deux tantes. Ses frères étaient soldats en Norvège, en Russie et dans le nord de la France. C'est seulement vers la fin de la guerre que mon père fut mobilisé, il avait déjà plus de 40 ans. C'était à Augsburg, en Bavière, que les troupes françaises l'ont capturé et transféré à Toulon, dans un camp de prisonniers où il devait travailler dans une maison d'horticulture de palmiers. Là-bas il a rencontré un autre Allemand du Nord, un garçon qui avait à peine 17 ans, un paysan, comme lui. Mon père l'a pris tout de suite sous son aile. Les deux sont restés amis jusqu'à la mort de mon père en 1975. Otto, c'était son nom, venait à peu près une fois par an avec sa femme et ses enfants chez nous, ou bien ma famille allait les voir à Schleswig-Holstein.

Naturellement, mon père et lui parlaient tout le temps de la guerre et des choses vécues en France, dans le camp à Toulon. Là-bas, ils étaient obligés de travailler dans l'horticulture pendant toute la journée, sinon ils étaient obligés de rester dans le camp, entourés d'une clôture en fil de fer barbelé. Le travail était dur, la nourriture maigre, mais mon père arrivait toujours à trouver de quoi manger: des œufs, quelque fois même une poule, du pain ou bien du tabac.

Puis il fut transféré à Hyères. Entretemps il avait déjà appris quelques bribes de français, avec l'accent du Midi bien sûr ! La troisième étape a été Figanières, un petit village dans le Var, près de Draguignan, et cet endroit a été un vrai coup de cœur pour mon père, à tel point que je crois qu'il aurait aimé y rester pour le reste de sa vie.

Pendant toute mon enfance et mon adolescence, pas un seul jour ne passait sans qu'il parle de son séjour en France et surtout à Figanières. De Madame Salomon, qui, pendant sa jeunesse, s'était échappée de ce petit village pour vivre à Paris et qui à son retour, devait épouser un vigneron, beaucoup plus âgé qu'elle. Madame Salomon avait quelques ans de moins que mon père. Il s'était entiché d'elle, de ses ongles rouges, lui portait du bois pour la cheminée ou l'aidait à étendre le linge quand elle était enceinte. Il parlait avec le même enthousiasme de son bébé, la petite Bernadette, qui vint au monde lors de son séjour.

Je les ai tous connus plus tard, dans les années soixante-dix lorsque j'apprenais le français (quoi d'autre?) au lycée. Mon père a repris contact avec la famille en écrivant une lettre pour les inviter à venir nous voir en Allemagne. Et ils sont vraiment venus en voiture : 2000 kilomètres à peu près en voiture, deux jours de voyage, avec un petit garçon d'un an et un autre dans le ventre ! Bernadette, qui avait 21 ans alors, Jean-Claude, son mari et Olivier, leur enfant. Mon père était si heureux et si fier ! Il parlait toujours français avec l'accent du Midi et il leur a montré tout ce qu'il y avait à voir, pas grand chose à cette époque, dans notre région plate et pas très attractive pour les touristes : la Mer du Nord – grise, Oldenbourg, la ville la plus proche, un camp de concentration dans les alentours, à Esterwegen, l'église romane de notre village. Ils ont du apprendre à traire les vaches et à donner à manger aux cochons. Ils ont goûté le lait frais, et dû rendre visite à tout le monde dans le village. Malgré tout ça, Bernadette et son mari sont revenus deux ans plus tard, cette fois-ci avec deux enfants. 14 jours de pluie et cela en plein été! Quelle horreur! Bernadette était venue en petite robe d'été, sans manteau et sans bottes en caoutchouc. Ils avaient emporté des quantités de vin rouge et rosé de Figanières, pour le boire au déjeuner ou au dîner. Mais nous on n'avait pas l'habitude, en plus, du vin avec la soupe de pomme de terre, des saucisses fumées et bien grasses, la choucroute et le « Abendbrot » (le pain noir)

et le « Stuten » (le pain blanc, fait par ma mère) avec du jambon cru ! On buvait du thé avec du lait et du sucre. Le vin alors, on le faisait chauffer le soir et on le servait même avec du sucre! Ils ont quand même bien rigolé. Ou bien on servait du Schnaps ou du Grog (rhum chauffé avec de l'eau et du sucre) et toujours du thé avec des petits gâteaux. Il faisait froid le soir. Les voisins venaient, les oncles, les tantes. On bavardait, les uns en dialecte de notre région, les autres en français avec l'accent du Midi. J'étais assise sur les genoux de mon père qui avait toujours sa pipe froide dans le coin de la bouche et j'écoutais les histoires.

Puis Bernadette et Jean-Claude m'ont amenée, moi et ma cousine, à Figanières, là où mon père avait vécu pendant trois années comme prisonnier de guerre. Il faisait chaud, on buvait du Pastis comme Apéritif, du vin aux repas, on mangeait des olives (que je n'aimais pas encore à l'époque tout aussi peu que le lapin ou le fromage de chèvre). J'ai fait la connaissance de Madame Salomon et je ne pouvais pas imaginer qu'elle s'était jamais verni les ongles. Elle était toute contente de rencontrer la fille de Théo et ses yeux commençaient à briller quand elle parlait de lui. Je les ai tous rencontrés, la grand-mère, la grand-tante, le propriétaire du Bar-Tabac, qui se rappelait bien, lui aussi, de mon père. « Ah, Théo, c'était un bon homme et un vrai filou ! » C'était en 1974, un an avant la mort de mon père...

J'ai vu Sainte Marie, la petite cabane dans les vignes où avait dormi mon père à l'époque. J'accompagnais Madame Salomon - son mari était mort depuis longtemps - dans les vignes, aux oliviers, et le soir quand les enfants dormaient, on prenait le digestif au café avec Bernadette, Jean-Claude et les gens du village. On restait jusqu'à minuit, assis sous les vieux platanes, Bernadette fumant une Royale après l'autre et buvant des petits cafés noirs. Le matin, quand son mari avait quitté la maison pour aller travailler au Crédit Agricole à Draguignan, ses copines venaient, buvaient des cafés et bavardaient à gorge déployée de la pluie et du beau temps. À midi on mangeait chez Mme Salomon, avec toute la famille de Bernadette, la grand-mère, la grand-tante et nous, les deux invitées. Comme je l'ai déjà dit, au début j'avais du mal à m'habituer à la nourriture si différente de chez nous et au chat qui montait sur la table. Parfois, Bernadette nous emmenait à la plage de Sainte Maxime ou Saint Raphael. Le week-end on allait tous à Nice, Ventimiglia ou à Saint-Tropez. Une fois on est allés aussi à Hyères, où mon père avait été aussi. Le 14 juillet, (jour de fête nationale), c'était la fête de l'Aioli à Figanières. Tout le village mettait les tables dehors pour manger ensemble, chacun apportait quelque chose à manger, des betteraves rouges cuites, des carottes et d'autres légumes, de la viande et bien sûr beaucoup de vin et avec tout ça, l'Aioli. Bien sûr la presse était là et prenait des photos de nous : « *Table avec des amies allemandes* », voilà la légende qu'on pouvait lire, le lendemain dans le journal. Le soir on dansait le Paso Doble et le Tango sur la grande place.

Les deux maisons de Bernadette et celle de Madame Salomon donnaient sur la place avec la fontaine, qui rafraichissait pendant la journée et qui clapotait la nuit. Dans le vestibule de la vieille maison en pierre de Bernadette, il y avait des outils agricoles, et aussi une grande cruche en terre pour faire du vinaigre en y versant les restes de vin ou de champagne, l'huile d'olive, et le bois pour la cheminée. Et je me souvenais de mon père qui, à l'époque, portait le bois dans l'appartement du premier étage, où avait habité autrefois la mère de Bernadette et son mari. Ce jour-là Bernadette nous montrait comment faire de l'Aioli : battre des jaunes d'œuf avec de l'ail et de l'huile d'olive dans un grand mortier à l'aide d'un pilon.

Je me souviens aussi de la grand-mère de Bernadette et de sa grand-tante qui avait presque cent ans. Elle n'avait plus de dents, toujours assise sur une chaise de paille, dehors, derrière sa maison, murmurant, avec vue sur les vignes. Les deux vieilles femmes étaient habillées tout en noir, et portaient des chapeaux de paille. Elles ne parlaient que le Provençal et n'avaient jamais vu la mer. Dans les années soixante-dix Figanières était encore un petit village de 500 habitants et des ruelles qui montaient vers l'église, tout en haut. Mais d'année en année le petit village grandissait de plus en plus. Les Parisiens et les touristes commençaient à découvrir l'arrière pays de la Côte d'Azur avec son charme provençal et y construisaient des villas modernes.

J'aimais ce petit village sur la colline, les gens, la langue, l'accent, la cuisine, la vie tranquille, tout ce qui est typique du Midi. Je voulais y retourner, cette fois-ci avec mon père, l'année suivante, en voiture. Mais mon père est mort, et n'a pas pu revoir Figanières et Madame Salomon.

Le plus grand cadeau que mon père ait pu me donner, c'était l'amour pour ce pays si splendide et magnifique, ces gens, leur langue, dont j'avais entendu la sonorité dès mon enfance.

Plus tard j'ai fait des études de français, j'ai vécu pendant plusieurs années en France, à Niort et à Paris, et je suis retournée tant de fois à Figanières chez Bernadette, là où mon père avait passé les années les plus heureuses de sa vie, je pense. Je crois qu'il a toujours regretté un peu d'avoir dû retourner en Allemagne pour y recevoir l'héritage de la ferme.



Comment cette histoire correspond-elle au projet de Rivesaltes? Rivesaltes, un camp pour des victimes et réfugiés de toutes sortes? Pas du tout, à première vue. Mon père, à l'exception de quelques temps au camp de Toulouse, a eu la chance de pouvoir faire de toutes autres sortes d'expérience : il a été respecté, même estimé. Il a pu mener une vie quasiment autonome tout en étant prisonnier de guerre. Il travaillait dans les vignes avec son patron, participait à la vie familiale et villageoise. Il aimait le climat si doux, le parfum des mimosas, la légèreté de la vie dans le Midi. Et tout cela face à la cruauté de la guerre, la destruction, la faim, la misère, la fuite, l'hostilité entre Français et Allemands. Il était, dans son entourage français considéré pour ce qu'il était : un humain, un paysan, un homme, quelqu'un qui parlait une autre langue mais qui voulait apprendre la leur, qui était ouvert, avec qui on pouvait rigoler, faire des blagues, parler du beau temps et de la pluie, du temps qui passe, de la récolte, de la cuisine et de la famille, bref, de tout ce qui importe aux gens de la campagne. Un prisonnier? Un ennemi? Non. Un allemand? Tout simplement un homme qui a partagé leur vie pendant un certain temps et qu'on n'avait pas oublié, même 30 ans plus tard. Et qui ne les avait jamais oubliés non plus. Ils étaient toujours présents dans sa mémoire, ses années à Figanières, de sorte qu'il les partageait avec nous quotidiennement. Et au-dessus de ses mémoires, il a semé son amour pour ce monde magique, les gens, leur culture, dans le cœur de sa fille.

Voilà – mes souvenirs, toujours si présents
Qui m'ont accompagnée toute ma vie.

Je vous embrasse!

Margaretha Schnarhelt

Cette lettre est issue des « Lettres de Rivesaltes ».
Un projet initié par l'artiste Anne-Laure Boyer
pour le Mémorial du camp de Rivesaltes
dans le cadre de son inauguration.

Les lettres y ont été exposées d'octobre 2015 à juin 2016.

La diffusion et la reproduction de cette lettre
sont soumises à l'autorisation expresse de son auteur
et de l'artiste.

Si vous souhaitez engager
une correspondance avec l'auteur de cette lettre,
rendez-vous dans la rubrique
«correspondre avec les auteurs» sur le site du projet.

www.lettresderivesaltes.com